

***Maelström* de Denis Villeneuve**

André Lavoie

Volume 19, Number 1, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

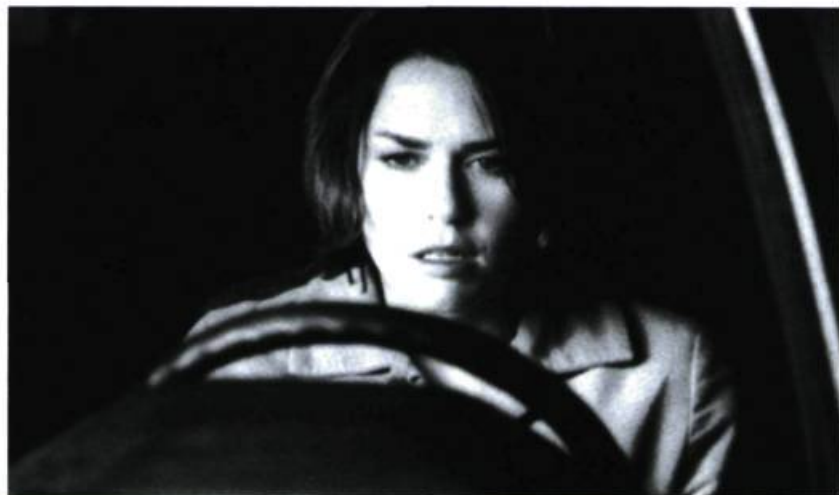
Cite this review

Lavoie, A. (2000). Review of [*Maelström* de Denis Villeneuve]. *Ciné-Bulles*, 19(1), 61–62.

Maelström

de Denis Villeneuve

par André Lavoie



Marie-Josée Croze dans *Maelström* de Denis Villeneuve

Denis Villeneuve a l'âme voyageuse et ses personnages ne semblent à Montréal qu'uniquement en transit, en attente du départ pour un ailleurs plus exotique ou du moins assez singulier pour faire oublier ce qu'ils ont laissé derrière. Poussées par l'envie de changer leur vie mais surtout de fuir leurs problèmes, souvent de nature existentielle, la Simone Prévost (Pascale Bussières) de **Un 32 août sur terre** et la Bibiane Champagne (Marie-Josée Croze) de son dernier film, **Maelström**, sont prêtes à déguerpir à la première occasion. Même le cinéaste angoissé enfilant les expressos à la chaîne dans **Cosmos** prendrait le premier avion pour n'importe où plutôt que de subir les questions insipides d'une animatrice de télévision qui n'a même pas vu son film.

Parcourir le vaste monde, beau programme, mais à force de tourner comme une girouette, il faut bien se poser quelque part, et c'est sans doute ce qui est le plus difficile à réussir dans l'univers de Denis Villeneuve. Personnages dépourvus de boussoles et n'apparaissant qu'enracinés dans le vide, évoluant dans des univers étherés que certains assimileront, à tort comme à raison, à une esthétique du vidéoclip ou de commerciaux de bières pour professionnels bcbg, on reconnaît bien la signature d'un virtuose de l'image mais l'on ne sent jamais chez lui l'urgence d'un discours et la véritable singularité d'un point de vue. Tout, des dialogues aux éclairages, en passant par la multi-plication des effets visuels (de l'univers glauque du poisson-narrateur au suicide raté de Bibiane suivi de sa résurrection), séduit mais ne com-pense jamais pour la minceur du propos.

On peut voir dans **Maelström** le récit tragique d'une jeune femme jadis ambitieuse et maintenant très confuse, provoquant, complètement ivre au volant de sa voiture, la mort d'un homme et trouvant l'amour en la personne du fils de sa «victime», Evian (Jean-Nicolas Verreault). Il s'agit tout autant d'une fable, d'un conte aux accents surréalistes, marqué par l'eau — le père

d'Evian est poissonnier; Bibiane tente de trouver la mort par noyade; Evian pratique la plongée sous-marine et le tout est raconté par un poisson dont les jours sont comptés —, et ancré dans un univers aux contours familiers mais où l'insolite surgit à tout moment. D'ailleurs, Evian compare Bibiane à un ange puisqu'elle l'a sauvé d'un tragique accident d'avion en le retenant à Montréal au dernier moment — pour faire l'amour.

Mais qu'en est-il des intentions réelles de Villeneuve dans ce film un peu trop beau pour ne pas en devenir terriblement maniéré et tape-à-l'œil? Il est à l'image de ce personnage traînant, d'un bout à l'autre du film, son vague à l'âme, incapable de secouer sa jolie carapace pour nous accorder les étincelles de vie qui rendraient cette histoire émouvante à défaut d'être plausible. Et là, le cinéaste ne cache pas sa volonté de déformer le réel pour y apporter une légère touche de fantastique, créant ainsi une certaine fascination pour un récit qui, sans les artifices qu'il déploie avec la touche magique d'André Turpin à la direction de la photographie, s'apparenterait à un simple fait divers.

Avant que n'apparaisse la figure salvatrice d'Evian (dans la vie du personnage de Bibiane tout comme pour le spectateur que le charme des images finira par lasser), qui lui accordera son pardon tout autant que son amour, le personnage défendu par Marie-Josée Croze apparaît orphelin, comme l'actrice. De cette mère célèbre qui lui porte ombrage, on ne saura que bien peu de choses. De ses amours passées, de ses ambitions présentes et de ses projets d'avenir, quasi le néant puisque la femme

Maelström

35 mm / coul. / 87 min / 2000 / fict. / Québec

Réal. et scén.: Denis Villeneuve
Image: André Turpin
Son: Louis Gignac
Mus.: Pierre Desrochers
Mont.: Richard Comeau
Prod.: Roger Frappier et Luc Vandal - Max Films Production
Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm
Int.: Marie-Josée Croze, Jean-Nicolas Verreault, Stéphanie Morgenstern, Virginie Dubois



Nurse Betty de Neil LaBute
(Photo: Bruce Birmelin)

semble en pleine déprime et visiblement, rien ni personne ne l'intéresse, même ses créanciers qui lui courent après. D'où cette mine patibulaire dont elle ne se départit jamais. Entre la présence d'un narrateur étrange, dont la voix d'outre-tombe intrigue, et la justesse de Jean-Nicolas Verreault, proposant un heureux mélange de force et de désarroi, il apparaît rapidement que Bibiane Champagne n'est qu'un clone de Simone Prévost; deux personnages défendus par deux actrices sans grande générosité mais qui, visiblement, fascinent le cinéaste.

De la banalité, on le constate très rapidement, Villeneuve ne réussit pas complètement à s'échapper. Et tous les subterfuges utilisés pour la masquer, du poisson philosophe aux lumières chatoyantes qui enrobent Marie-Josée Croze, une créature de rêve dépourvue de mystère, ne font que confirmer le caractère dérisoire de tout ce cirque: coloré, surprenant, réglé au quart de tour, mais dont il reste si peu de choses après son passage. ■

Nurse Betty

de Neil LaBute

par André Lavoie

Certains reconnaissent à Neil LaBute plus de cynisme que de talent. Il est vrai que le cinéaste s'est davantage fait remarquer, entre autres à Cannes, pour son regard grinçant sur les relations entre hommes et femmes que pour sa vision singulière du cinéma. Abondance de méchancetés apprêtées dans une forme plutôt sèche, voire convenue, c'est le sentiment que l'on éprouvait devant *In the Company of Men* ou son second film, *Your Friends & Neighbors*. La charge, parfois juste, contre l'hypocrisie des uns et la médiocrité des autres, apparaît tout de même diluée, comme s'il s'agissait d'une fiction télé dont les concepteurs n'avaient réussi qu'à contourner la moulinette des patrons de la chaîne ou les ciseaux des comités de censure.

C'est une chose de faire de la télévision au cinéma, une chose d'ailleurs de plus en plus

répandue. C'en est une autre de traiter du pouvoir de la télé au cinéma. Sans crier gare, Neil LaBute réussit — enfin! — à nous surprendre, à nous amuser, tout en répandant parcimonieusement sa dose habituelle de vitriol sur une bande de téléspectateurs névrosés. Hasard ou coïncidence, il ne signe pas le scénario de son dernier film, *Nurse Betty*, et on en saura gré à John Richard et James Flamberg (prix mérité du scénario au dernier Festival de Cannes) de lui avoir offert ce petit bijou d'intelligence, mélangeant habilement la parodie au *road movie*, la critique sociale à la romance, sans compter une scène qui ferait baver d'envie Quentin Tarantino.

Dans son petit monde pas plus grand que la surface d'un écran de télévision, la jolie serveuse Betty (Renée Zellweger, dans son meilleur rôle) déverse ses ambitions inabouties (elle aurait voulu être infirmière), ses amours impossibles (devant David Ravell, médecin au grand cœur et surtout personnage-vedette du *soap opera A Reason to Love*) et tente d'oublier une vie de couple lamentable auprès de Del, son imbécile de mari. Rien ne vaut Los Angeles lorsque l'on croupit au Kansas. Or, la mort brutale et sanglante de Del (Aaron Eckhart, un habitué du cinéma de LaBute) par deux tueurs à gages, Charlie (Morgan Freeman) et son fils Wesley (Chris Rock, si énervant que l'on se demande s'il ne s'est pas trompé de film...), provoque chez Betty une curieuse réaction, proche de la folie pure: la voilà convaincue que Ravell (Greg Kinnear) l'attend entre deux chirurgies, à l'ombre des palmiers, et il ne lui reste plus qu'à le rejoindre pour que cet amour purement cathodique se transforme en véritable conte de fées.

On court beaucoup dans *Nurse Betty*: après l'amour, surtout, mais aussi après la gloire et le succès, autant de quêtes éperdues animant tous les personnages. C'est aussi une fascination quelque peu névrotique qui pousse Charlie à vouloir retrouver Betty, moins pour faire taire ce témoin gênant qu'animé d'une curieuse affection pour cette jeune fille qui vit ses rêves au rythme de la grille-horaire télé. Même chose pour celui dont le «véritable» nom est George McCord, acteur dont le seul talent demeure son *sex-appeal*, et qui voit en Betty une actrice dévorée par le succès, et supposément déformée par les méthodes de Lee Strasberg! Une consommation abusive de *A Reason to Love* doublée du choc sanglant de voir son mari criblé de balles ont plutôt fait de Betty une jolie

Nurse Betty

35 mm / coul. / 108 min / 2000 / fict. / États-Unis

Réal.: Neil LaBute

Scén.: John Richards et James Flamberg

Image: Jean-Yves Escoffier

Son: Felipe Borrero

Mus.: Rolfe Kent

Mont.: Joel Plotch et Steven Weisberg

Prod.: Moritz Borman

Dist.: Alliance Atlantis

Vivafilm

Int.: Morgan Freeman, Renée Zellweger, Chris Rock, Greg Kinnear, Aaron Eckhart